Stéphane AUDOIN-ROUZEAU, *Quelle histoire. Un récit de filiation (1914-2014)*

Paris, EHESS-Gallimard-Seuil, 2013

Fabrice Virgili

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/clio/11965>

DOI : [10.4000/clio.11965](https://doi.org/10.4000/clio.11965)

ISSN : 1777-5299

Éditeur

Belin

Édition imprimée

Date de publication : 1 juin 2014

Pagination : 291-294

ISSN : 1252-7017

Référence électronique

Fabrice Virgili, « Stéphane AUDOIN-ROUZEAU, *Quelle histoire. Un récit de filiation (1914-2014)* », *Clio. Femmes, Genre, Histoire* [En ligne], 39 | 2014, mis en ligne le 01 juin 2014, consulté le 22 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/clio/11965> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/clio.11965>

Ce document a été généré automatiquement le 22 septembre 2020.

Tous droits réservés

Stéphane AUDOIN-ROUZEAU, *Quelle histoire. Un récit de filiation (1914-2014)*

Paris, EHESS-Gallimard-Seuil, 2013

Fabrice Virgili

RÉFÉRENCE

Stéphane AUDOIN-ROUZEAU, *Quelle histoire. Un récit de filiation (1914-2014)*, Paris, EHESS-Gallimard-Seuil, 2013, 141 p.

- 1 Rien de surprenant qu'à l'occasion du centenaire de la Première Guerre mondiale, Stéphane Audoin-Rouzeau, qui a tant contribué depuis plus de deux décennies au renouvellement de l'histoire de ce conflit, publie un nouvel opus. L'auteur, qui a toujours défendu la dimension matricielle de la Grande Guerre pour le ^{xx}^e siècle, l'envisage ici du point de vue de l'histoire personnelle, la sienne et celle de sa famille. Il nous livre donc un récit de filiation sur trois générations marquées par les guerres. À croire la dernière phrase du livre, cette quête viendrait clore un long cycle de recherches qui permettrait à l'auteur (la quatrième génération) de lui dire enfin peut-être adieu. Si l'on comprend vite l'importance de cet ouvrage pour son auteur, elle l'est aussi pour toutes celles et ceux qui travaillent sur les guerres, quels que soient les types d'approches et d'écoles qui font la richesse de ce champ. Car travailler sur les guerres, c'est se confronter à la violence, à son récit, à sa compréhension. Que l'un de ses historiens les plus reconnus se livre dans un récit personnel ne peut que faire réfléchir toute la discipline à ses pratiques et à ses choix.
- 2 L'auteur est d'une génération d'historiens nés au lendemain de la Seconde Guerre mondiale, qui contrairement à la Première a englobé plus largement les femmes. S'ils ne l'ont pas connue directement, ils sont proches de ceux qui venaient de la vivre ou d'en mourir, chronologiquement, culturellement, et intimement. Pourtant, l'auteur s'en tient à la Grande Guerre comme une affaire d'hommes, prévenant le lecteur que de cette « histoire de la Grande Guerre dans les hommes et les femmes de ma lignée – il

sera surtout question des hommes ici » (p. 15). À première vue, les acteurs choisis pour ce récit sont tous des hommes : Max le grand-père maternel, Robert le grand-père paternel, Philippe le père, mais aussi Eugène l'arrière-grand-père paternel, Pierre le grand-père de la femme de l'auteur et encore Lucien, vétéran et voisin d'une maison de vacances. Plusieurs (Max, Robert, Pierre, Lucien) ont combattu pendant la Première Guerre mondiale, tous ont vécu la Seconde, quoique de manière fort différente ; un seul, Philippe, a voulu, plus tard, faire la révolution.

- 3 Max, de la classe 1912, a 23 ans en 1914. Anglophone et germanophone, il quitte rapidement l'infanterie pour le génie puis le renseignement. Là, il côtoie les alliés anglais puis américains, ainsi que les prisonniers « boches » qu'il interroge. Robert, de la classe 1916, est artilleur, tenu le plus souvent à distance de la ligne de front car dans l'artillerie lourde. Il fait néanmoins en août 1916 l'expérience traumatisante de l'enfouissement, en étant recouvert par le pilonnage ennemi de terre et de cadavres. Dans le récit qu'il en fait quelques jours plus tard, il raconte cette « impression nouvelle » « qui ne se raisonne pas », quelque chose de « plus fort que [lui] » et dont il décrit les manifestations : « Je ressens un tremblement nerveux, mon estomac se serre et j'ai la respiration courte ». Cela ne l'empêche pas d'être croix de guerre ; c'est du reste sa photographie, décoré et en uniforme, qui figure sur la couverture de l'ouvrage. Pierre enfin, de la classe 1910, d'abord sergent instructeur, est envoyé sur la Somme comme sous-lieutenant en novembre 1914. Six mois plus tard, un obus de mortier allemand tue trois de ses camarades et le blesse grièvement de douze éclats éparpillés dans le corps. Il connaît les souffrances des blessés, la longueur des soins, le handicap, mais non la fin de la mobilisation puisqu'il retourne aux Armées jusqu'en août 1919.
- 4 Trois hommes, qui contrairement à tant d'autres (y compris dans leur propre famille, tel Roger, le frère de Pierre, tué à Vingré en décembre 1915) survivent à la guerre.
- 5 La guerre des hommes donc. Les femmes n'en sont que les témoins, ou les dépositaires du récit masculin. Ainsi Denise, confidente, fiancée puis épouse de Max après la guerre, a conservé la correspondance qu'il lui a adressée à partir de mars 1918. Occupant une grande place dans le récit, elle rend visible à l'historien comme au petit-fils la guerre de Max puisque, comme le regrette l'auteur, peu de choses ressortent de son livret militaire. Michelle, leur fille et la mère de l'auteur, témoigne, quant à elle, des routes de l'exode de juin 1940 et du spectacle – elle a alors 13 ans – de son père en larmes. Plus de 70 ans plus tard, peu avant sa mort, elle écoute son fils lui lire le texte que nous découvrons aujourd'hui, le valide par son silence et l'absence de demande de toute modification. Des autres femmes, l'on apprend au détour d'une phrase que la jeune épouse de Pierre doit le calmer dans le lit conjugal lors de ses cauchemars hallucinatoires ; de la première épouse de Robert, Paulette, qu'elle est une connaissance d'avant-guerre, qu'il épousa en mai 1919 et dont il divorça dans les années 1930. De la seconde, Janine, qu'elle n'avait que 23 ans lors de leur mariage en 1939 ; qu'après la guerre, elle finit par assurer les ressources du ménage, sans que l'on sache si elle fut présente à l'enterrement de son mari en 1957, puisque la dépouille de Robert n'est dite qu'accompagnée de son fils, Philippe. De Marya, la Bretonne, fiancée de Lucien, l'auteure pour Stéphane Audoin-Rouzeau du plus beau texte sur 1914-1918, sont rapportées deux lettres écrites à son fiancé dans la nuit du 23 avril 1915. La première pour lui dire de faire son devoir et que « les femmes de France n'auront d'estime que pour ceux qui auront su les défendre ». La deuxième, une heure plus tard « dans un dernier sanglot », pour le conjurer d'être prudent et de revenir. Enfin apparaissent

dans les remerciements les deux sœurs de l'auteur, Joëlle et Frédérique, dont la « ferveur » de lecture a autorisé l'historien ou tout au moins l'a soulagé du poids d'avoir fait de leur propre famille un objet d'histoire.

- 6 Il n'en demeure pas moins que la frontière du genre paraît aussi stricte dans le récit proposé qu'elle l'était lors du premier conflit mondial. L'historien ne s'en est jamais caché, c'est le combat qui l'intéresse, c'est parmi les hommes combattants qu'il a voulu retrouver la guerre, c'est aussi parmi « les hommes de sa lignée » qu'il a voulu reconstruire une filiation guerrière. Entre chaque génération, une profonde incompréhension. Le père de l'auteur, Philippe, surréaliste, internationaliste et révolutionnaire dans les années 1960, ne veut et ne peut comprendre que Robert, son propre père, ait vu dans cette période ses « meilleures années ». Un déni aux yeux de Stéphane Audoin-Rouzeau, dont le père serait aveuglé par la haine de la guerre au point de vouloir en juin 1968 souiller tous les monuments aux morts.
- 7 Hors de la guerre, ces histoires sont aussi, surtout peut-être, celles de la difficulté de vivre la paix, de faillites masculines successives et de la douleur qu'elles provoquent dans le regard filial. Dès le premier chapitre l'on sent combien survivre à la Grande Guerre a pu aussi être une épreuve. Très vite, Max est « dégoûté » du nombre de visiteurs de champ de bataille, on ne parle pas encore de tourisme mémoriel, qui se pressent sur les lieux de sa guerre. Pour lui, Verdun est devenu un Luna Park et l'ossuaire de Notre-Dame de Lorette une kermesse. Robert de son côté enchaîne les échecs professionnels, résumés par son père Eugène de cette formule définitive, la « carence de Robert ». Les débuts de la Seconde Guerre mondiale donnent à Robert un semblant d'enthousiasme et d'engagement. Puis comme des millions d'autres, il est capturé en juin 1940. D'abord prisonnier dans le *Front stalag* de la cité de la Muette à Drancy, il part ensuite vers l'Allemagne, d'où il écrit à son fils de nombreuses et très affectueuses lettres. C'est à distance qu'il semble le mieux s'occuper des siens. Âgé, il est rapidement libéré, la guerre passe et ce deuxième après-guerre lui est fatal. Sans ressources, il devient totalement dépendant de son père dont il va partager le logis dans une atmosphère délétère de haine réciproque.
- 8 « L'après-guerre » de Philippe est d'une autre nature historique, mais personnellement aussi forte. L'échec de 1968, puis la dissolution un an plus tard du mouvement surréaliste à la mort d'André Breton, sonnent le glas de ses espoirs. Comme de nombreux militants de cette génération, il sombre, non pas comme d'autres plus jeunes dans la drogue ou le terrorisme, mais dans l'alcool. C'est un long suicide, dont l'aboutissement près de dix ans plus tard, à la veille de sa mort, se conclut sur ces mots : « Quelle histoire ». L'engagement, comme le désespoir qui lui succède, demeurent incompris de son fils : « Je n'ai à mon tour rien fait d'autre que lui tourner le dos ».
- 9 Ce livre, beau et émouvant, est l'histoire de cette longue plongée vers la Grande Guerre. En la regardant, l'auteur a trouvé le moyen de se tourner vers tous ces hommes et finalement de les embrasser d'un seul regard.

AUTEURS

FABRICE VIRGILI

IRICE-CNRS

Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne